



JOURNAL HUMORISTIQUE

L. LASSALLE, Rédacteur

H. BERTHELOT, Fondateur

A. P. PIGEON, Editeur-Prop.

FEUILLETON DROLATIQUE

LES AMOURS DE QUATERQUEM

II (Suite)

—Et s'il n'existe pas, dit elle, pourquoi me parlez-vous de lui? Supposons que j'aie remercié le vide, un pur néant; seriez-vous jaloux du vide?

—Ma chère Alice, dit l'anglais, vous savez bien que je ne suis pas jaloux...

—Tant pis.

—Mais...

—Taisez-vous. Voici l'ouverture.

On préludait en effet à l'ouverture du Chalet.

Quaterquem, qui savait un peu d'anglais et qui devinait le reste, n'avait pas perdu un mot de cette conversation faite à demi-voix. Il regarda miss Alice et la trouva plus belle que le jour. La musique du Chalet y perdit quelque chose.

—Voilà une jolie Anglaise, pensa-t-il. Est-ce la fiancée ou la femme de ce grand garçon si roux et si mal élevé?"

Pendant ce temps, la belle Alice écoutait fort attentivement l'opéra.

Elle se mit à rire aux éclats quand elle vit danser le Ballet et les acteurs



LE BALLET

se pincer le nez avec des chevilles de bois. Enfin elle scandalisa complètement sa mère et l'Anglais aux favoris roux.

Pendant l'entr'acte, la mère prit la parole:

—Ma chère Alice, y pensez-vous? Vous riez comme une petite Française évaporée. Cela est tout à fait choquant.

—Choquant et inconvenable, ajouta l'Anglais.

—Monsieur, dit Alice d'un air assez



LE MANDARIN ET L'OPIUM

(Voir l'explication en deuxième page.)

sérieux, je fais grand cas de votre prudence, et je sais que vous ne seriez pas déplacé à la Chambre des Communes. Mon père le dit, et mon père s'y connaît, assurément. Mais de grâce, n'usez pas cette précieuse éloquence pour une petite évaporée. La nation anglaise y perdrait trop et je craindrais de ne pas gagner assez. Laissez moi rire et chanter à mon aise, au moins jusqu'à ce que je sois votre femme. Plus tard, nous verrons.

—Alice! dit la mère d'un ton sérieux.

—Chère mère, dit la jeune fille en lui prenant la main, pourquoi M. Harrison me fait-il la leçon à tout propos? Croit-il que j'ignore les convenances, et qu'il est parfaitement "impropre" de témoigner par ses gestes ou par ses paroles une émotion quelconque? Cela est fort bon dans Oxford-Street, mais nous sommes à Paris et non plus à Londres; nous sommes au spectacle et non pas au temple, et je n'ai que faire des sermons de M. Harrison.

Ce discours, qui ne fut pas long, acheva la conquête de Quaterquem. Il est des jours où les savants aiment comme des ignorants. Ce jour-là, c'était le tour de notre ami. Justement, son cœur était vide, car la science est une

maîtresse jalouse qui ne laisse pas de place à d'autres amours, et depuis deux ans, Quaterquem, tout occupé de ses recherches sur les aérostats, avait mené la vie d'un anachorète au désert. En quelques instants, ce feu longtemps éteint se ralluma et brûla le cœur du pauvre mécanicien.

—Quelle folie, pensait-il, d'aimer cette petite fille, déjà fiancée à un autre! Je vais me consumer à poursuivre ce rêve et livrer au hasard une découverte qui peut-être doit changer la face du monde!"

La réflexion était aussi inutile que sage. Quaterquem, emporté par son ardeur, ne songea plus qu'à se rapprocher de la jeune Anglaise; mais comment franchir la barrière et violer toutes les convenances britanniques? Cependant l'entr'acte allait finir; déjà la salle se remplissait de spectateurs; il fit un effort de génie et trouva cette question:

—Pardonnez-moi, mademoiselle, n'avez-vous pas nommé M. Harrison?

La jeune Anglaise le regarda d'un air étonné.

—Oui, monsieur, dit-elle.

L'Anglais rougit jusqu'aux oreilles, mais Quaterquem était décidé à ne pas s'en apercevoir.



L'ANGLAIS

—Monsieur, dit-il, en s'adressant directement à lui, permettez-moi de vous demander si vous n'êtes pas mon cousin James Harrison, du Devonshire.

—Je n'ai pas de cousin en France, et je ne suis pas de Devonshire, mais du Lancashire, répliqua l'Anglais d'un air rogue.

—Lancashire ou Devonshire, c'est tout un. Au reste, je vous en félicite, car le cousin dont je vous parle est, dit-on un gentleman assez mal élevé."

La jeune Anglaise éclata de rire et M. Harrison fronça le sourcil.

Bon! dit Quaterquem, la glace est rompue et la présentation est faite.

—Au reste, monsieur, continua-t-il, la famille à laquelle je suis allié est une fort bonne famille à laquelle tout homme d'honneur pourrait être fier d'appartenir. Ma tante, mistress Margaret Harrison, était l'une des plus belles personnes d'Angleterre. J'ai vu son portrait, peint par Lawrence; c'est un véritable chef-d'œuvre. Ce qui m'étonne le plus, c'est sa ressemblance parfaite avec miss Alice: on dirait sa mère et sa sœur.

Tout cela fut débité d'une haleine avec une simplicité parfaite. Miss Alice sourit avec grâce et fut flattée du compliment. Sa mère écoutait le Français sans dire un mot, ni remuer seulement la paupière; ou eût dit la statue de la Pruderie. Le seul, Harrison, hérissé comme un dogue, étouffait de ne pouvoir chercher querelle à un homme si poli.

(A suivre.)

Boulevard St-Lambert

MICHEL LEFEBVRE & Cie. Vinaigres Purs et Conserve, au Vinaigre Confitures, gelées et Marmelades 80 94 Avenue Papineau MONTREAL

JOURNAUX FRANCAIS C. FAUCHILLE, 1714 Ste-Catherine

Agence directe de modes et de journaux français. Toutes commandes de romans, journaux, etc, exécutées à trois semaines d'avance.